

Polar

Nick Gardel

# Laisse tomber

Petit manuel de survie en milieu grabataire



"Une plume aiguisée  
à l'humour noir"

*Ian Manook*

Editions du Caïman

**Nick Gardel**

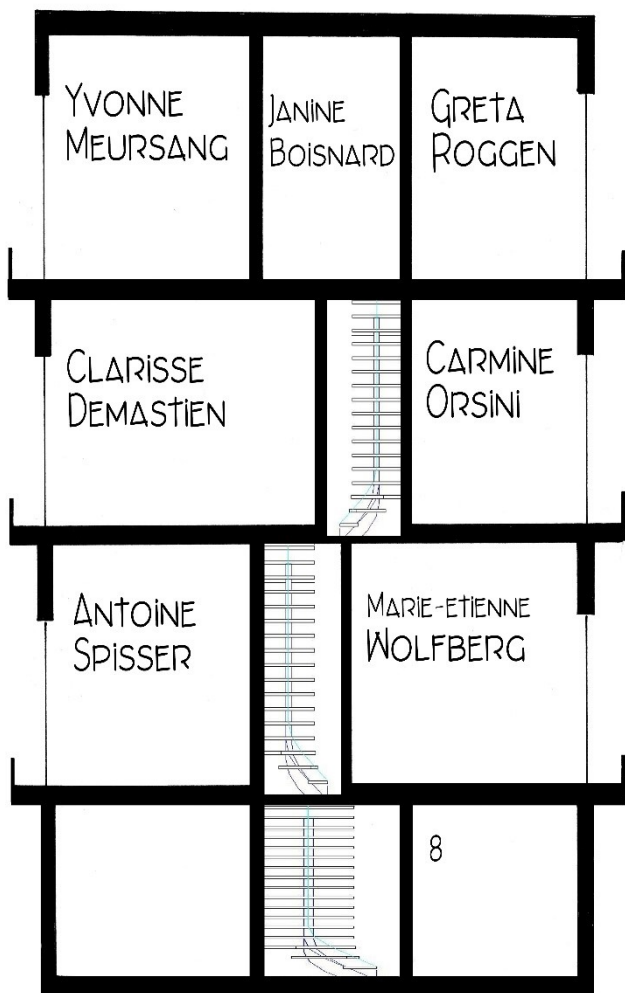
# Laisse tomber

*Petit manuel de survie en milieu grabataire*

Collection Polars en France

Éditions du Caïman





PLAN D'OCCUPATION DU 8 ALLEE AUGUSTE BARTHOLDI

## Prologue

Bon...

Dans l'absolu, tout le monde s'en fout.

Les gens vivent au ras du sol et plus personne ne lève le nez. Alors, pensez donc, un type insignifiant en équilibre précaire sur une balustrade, ça peut mettre un certain temps à se remarquer. Surtout au troisième étage d'un immeuble au fin fond d'une impasse.

Le numéro 8 de l'allée Auguste Bartholdi.

On a beau être en pleine ville, le dernier agent immobilier qui a fait visiter un appartement ici n'avait que le mot « calme » à la bouche. C'est l'argument massue pour venir s'enterrer dans ce clapier. Une copropriété digne d'un mouiroir de la Creuse. En combinant l'âge des occupants, on peut facilement remonter aux croisades ou plus loin encore. Ici le mètre carré vaut son pesant de grabataire. Des vieux os qui s'accrochent à leurs vieux intérieurs. Quelques kilos d'arthrite sèche empaquetés dans du papier peint fleuri et du merisier ciré. Sept appartements pour six solitudes de veuvage.

Enfin... Sept solitudes.

Il faut aussi que je me compte dans le lot, même si je suis, et de loin, le plus jeune. Je fais tache dans ce décor de chairs ratatinées et osseuses. Celui qui a imaginé « Soleil Vert » ne connaissait pas vraiment son affaire... Passé un certain âge, il n'y a plus rien à bouffer sur ces antiques carcasses qui découpent l'existence de leurs silhouettes émaciées.

Moi ce n'est pas le même pastis, j'accuse gentiment les kilos surnuméraires. Et quand on est dans ma position, ça peut avoir son importance. La gravité, ça fait joli

dans un bouquin de sciences, mais quand vous l'expérimentez à près de quinze mètres du sol, on la regarde d'un autre œil, la pochade du père Newton. Et puis, la rambarde de ce foutu balcon est loin d'être de la largeur adéquate pour que je me la coule douce en patientant comme Rochefort dans « un éléphant ça trompe énormément ». Encore un film, tiens... C'est le drame de ma vie. Croire que l'existence se cantonne à une succession de scènes irréelles. Comme s'il suffisait de mettre sur pause pour aller pisser et choper de quoi réhydrater la machine ; le cycle des fluides de l'inoccupé. Mais, là, au moment de tenter de pulvériser le record départemental de base-jump sans élastique, j'ai une pensée chagrine pour ma collection d'adipocytes abdominaux.

J'ai beau chercher, je ne trouve pas de scène esthétique de crash-test sur béton dans ma mémoire cinématographique. Contrairement à la phrase d'accroche de Kassovitz, au cinéma, l'important n'est justement pas l'atterrissage, c'est bien la chute. Une chute c'est graphique, ça se décline. C'est un temps incertain que l'on peut étirer à l'infini pour que le héros ait l'occasion de vous raconter l'histoire. Comme dans « Le Grand Saut » des frères Coen.

Seulement, je ne me sens pas l'âme d'un héros et je ne suis pas sûr d'apprécier la purée cervicale et la poignée de fractures qui viendront apposer une touche colorée à la scène finale. L'ironie c'est que, d'habitude, je ne trimalle pas ma bidoche au-delà du rez-de-chaussée. Sur mon propre balcon, je ne serais pas à vous débiter mes âneries la peur au ventre. Une grosse foulure, une vague blessure d'amour-propre en me rendant compte que mes vingt ans se sont fait la malle avec ma condition physique et ce serait marre. Là, en équilibre sur les

huit centimètres du garde-fou, je me mets au diapason. Le trouillomètre à l'aune du support, je n'en mène pas large !

Alors, je veux bien faire le narrateur, mais je ne suis pas sûr de terminer ce récit sans me vautrer lamentablement.

## I

*M. Spisser – RdC Gauche*

J'habite le premier niveau d'un petit immeuble en bordure d'un petit centre-ville dans une petite rue.

Voilà.

Répétitions comprises.

Une existence miniature dans un contenant sans envergure. Enfin... sans prétention plutôt. Parce que de l'envergure j'en ai. Je me coltine un bon quintal et demi qui a une fâcheuse tendance à l'expansion. Je prends de la place. Si je buvais autre chose qu'un succédané de café, on pourrait dire que j'arbore l'estomac lunaire du consommateur de bière, la physionomie de l'houblonné. Eh bien, manque de bol, la bière non plus, je n'y ai pas droit, comme toutes les fantaisies gazeuses. Ça ne m'empêche pas de déborder de mon jean ni de multiplier les X dans mes tailles de t-shirts. Si le trésor est marqué d'une croix, mes étiquettes feraient piaffer Long John Silver ou Indiana Jones.

J'ai la rotondité bonhomme, mais la tuyauterie qui ne fait pas dans le jovial. Non content de vous pourrir la vie sociale, la surcharge s'accompagne de désagréments de tout ordre aussi variés qu'agaçants. Les gros ont le sourire facile prétend-on. Il faut le dire vite. Parce que garder un faciès avenant quand vos intestins font des nœuds ou que votre estomac se met en carafe, il faut avoir de l'entraînement, je vous le dis ! Je peux cocher toutes les cases des désobligeances pondérales : souffle court, reflux gastro-œsophagiens, les remontées, les



descentes, et même les menaces diverses et variées sur mon espérance de vie.

J'ai toujours été rond, enveloppé, empâté, bien en chair et tous les euphémismes moisissés que vous pourriez inventer pour ne pas dire gros. J'ai laissé dériver mon navire corporel jusqu'à la bordure du naufrage de l'obésité. De l'insouciance au déni en passant par la certitude qu'un jour on le payera. Bien sûr, ça vous file un arrière-goût dégueulasse quand vous croisez un miroir ou une photographie, mais on vit avec. Pour peu qu'on arrive à s'éviter le regard de l'autre ou alors qu'on le tient suffisamment à distance... On s'accepte, à défaut, on s'oublie. Puis, un jour, on se redécouvre, au détour d'une aiguille de balance de salle de bain.

On n'a pas fait exprès de monter dessus.

On a été présomptueux.

Une inconscience de débutant.

Mais n'allez pas croire que c'est le point central de mon existence. Ça me définit plus que je ne le voudrais, c'est sûr, mais ça ne me résume pas. Il y a des jours où c'est plus prenant. Ces jours où on se réveille en petite forme tout en manquant d'excuses pour justifier ce mal-être. Essoufflé, engoncé, à l'étroit dans sa propre carcasse. Peut-être aussi quand le diagnostic du médecin vous rappelle à la lucidité. Chez moi, ça se traduit par une mise en vrac de tout le système digestif. Avec une série d'interdictions pas piquée des vers.

Le café a été la première victime. Ça fait presque vingt ans que je me rince à la chicorée. Un breuvage à l'odeur d'herbe brûlée qui déterre le souvenir d'une arrière-grand-mère jamais vraiment revenue de l'occupation. C'est une potion de remplacement, un moyen de mesurer toute la distance qui existe entre le synonyme et l'ersatz. La chicorée est née d'une mauvaise

plaisanterie qui a mal tourné, d'un « t'es pas cap » d'alcoolique, d'une erreur non assumée. Parfois de tels accidents donnent naissance aux bêtises de Cambrai ou à la tarte des Sœurs Tatin. Dans le cas présent, on a droit à une décoction qui tente de copier la forme et oublie avec constance le fond. Vous avez le loisir de déclencher les embargos que vous voudrez, le Kenya peut bien déclarer la guerre au Brésil, la Colombie être ravagée par les flammes ou dévorée par un mildiou mutant, je m'en fous désormais. Tous les jours, je me fais mon pichet fumant d'une lavasse innommable et noirâtre et je le sirote de l'aube au crépuscule. C'est ma croix. Je fais salement une boisson infecte. Comme Belmondo dans « le voleur » de Louis Malle quand il dit : « Je fais un sale métier, mais j'ai une excuse, je le fais salement ».

Mes amis sont prévenus, chez moi ça sent la luzerne recuite et le trèfle torréfié. On n'y débarque pas un matin riant avec un sourire au beurre pour apporter des croissants ; bon moment ou pas. J'ai peut-être des habitudes gustatives répréhensibles, mais il me reste de la décence. On ne trempe rien dans la chicorée. Ce lavement se boit brut, sans fioriture, ni lait, ni crème, ni sucre. On n'entraîne aucune denrée dans le naufrage. Ce serait de la cruauté gastronomique, même les barbares ont leurs limites. La chicorée est une boisson de cowboy, solitaire.

Notez qu'il est rare que je partage mes collations matinales avec qui que ce soit. Je n'ai pas particulièrement une vie sociale trépidante. Mon activité ne m'aide pas vraiment à échanger avec le reste de mes contemporains. N'allez pas imaginer une quelconque misanthropie. Mes relations sont limitées par défaut. Selon toute

statistique, à mon âge on a forcément moins d'amis. Les vicissitudes de l'existence et l'âpre habitude qu'ont les gens à mourir ont plutôt tendance à faire le vide autour de vous quand vous multipliez les tours de compteur. Qui plus est, je ne côtoie pas la joyeuse engeance sans cesse renouvelée des collègues de bureau pour la bonne et simple raison que je ne travaille pas. Ne vous embarquez pas sur les traces de Ken Loach en m'assimilant à la horde grossissante des chômeurs. Gardez un peu de pathos pour vos vieux jours. Je suis rentier. Pas de ces riches oisifs qui se tartinent l'existence de foie gras (interdit) et de champagne (déconseillé), je mène juste une vie chiche, dépourvue de la nécessité absolue de s'éreinter dans une profession.

Je n'ai pas gagné à la loterie non plus. La conjonction d'un héritage et d'une opportunité immobilière m'a mis à l'abri du besoin sans m'enrichir. Je flotte entre deux eaux. Voilà ce qui me caractérise le mieux finalement : je suis un gros qui fait la planche. Mon ventre en débordement de surface, dissimulant l'iceberg de mon cul.

Mes parents étaient des commerçants dans l'âme. Certains choisissent de faire quelque chose de leurs dix doigts, eux avaient décidé de vendre le labeur des autres. Ils possédaient une boutique qui changeait d'enseigne en fonction des décennies. Ils ont vendu de la maroquinerie puis de l'horlogerie pour finir par tenir un vidéoclub. Aucun rapport, aucune logique dans le passage de l'un à l'autre. Un jour les sacoches pleine peau, les cartables fantaisie et les porte-monnaie colorés ont laissé la place aux vitrines garnies de cadrans, elles-mêmes finalement remplacées par les jaquettes de films.

J'ai été élevé dans l'ombre d'une caisse enregistreuse avec comme horizon de reprendre le pas de porte et d'y

imprimer ma marque, d'y trouver le produit que je serais à même de mettre en vente. Les locaux nous appartenaient, il suffisait de choisir ce qu'on voulait y apposer comme destination.

Les vieux avaient ça dans le sang. Mon père surtout. Peut-être parce que je le regardais avec mes pupilles de môme, mais j'étais émerveillé de ses capacités de transformation. Un véritable caméléon du commerce. Dans la période bagagerie, on aurait juré qu'il était artisan cordonnier, capable de vous réparer la lanière d'un Lancel d'une larme de néoprène ou de vous orienter vers des gants de pécarî plus souples que le chevreau. Ses diagnostics, ses conseils, ses avis étaient toujours marqués au sceau de l'expertise. Il connaissait son métier et avait la délicatesse de maîtriser son sujet. C'était sans doute ce qu'il associait au respect dû à la clientèle, comme autant de valeurs obsolètes.

Puis, sans que ça ne gêne personne, il devenait l'année suivante un maître horloger. Loupe vissée sur l'œil et tournevis minutieux en pogne, il faisait sauter le boîtier d'un gousset ou réalignait les maillons métalliques d'un bracelet. Ma mère tenait les comptes, souriait au chaland et faisait les paquets cadeaux. Moi je grandissais et je prenais du volume entre les rayons, je faisais mes devoirs dans l'arrière-boutique et j'avais le droit de jouer à la marchande les samedis après-midi.

Vous ralentissez le tempo, vous nappez le tout d'une musique sirupeuse et vous obtenez un bon petit clip de propagande sur la douceur du temps jadis. Écœurant de vérité jusque dans les détails. Dans les films, c'est à ce moment-là que le drame survient, la situation-problème, juste de quoi lancer un peu la mécanique pour éviter l'ennui total.